

la gravité des pétales

poèmes

Luc Fayard

31 août 2025

recueil candidat au Prix Renée Vivien 2025

luc@fayard.com

06 12 98 22 86

I. atelier

épicentre

à l'épicentre de la vie
l'émotion
elle est rencontre absorption fusion sensation
née du mouvement caressant des contraires

le jour se transforme en nuit
la brume en pluie
l'amour en soupir
le ciel rejoint la mer
le bleu devient un vert
le souvenir une ombre
la main tendue une inflexion

le temps n'est que parcelles
tout est vivant qui se transforme
la femme est dans l'homme
l'enfant dans l'adulte
la fleur dans le soleil

pour se comprendre mieux
il faut lire dans les marges
où la nervure tremble
les cœurs se dévoilent
en clignant les yeux
courbant la ligne de l'âme
pour qu'elle accepte l'autre
et ses vibrations

et jusqu'au bout
rester à l'écoute
de son horloge
avant qu'elle ne sonne
la fin du vivant
quand la nuit restera nuit
et le silence silence

j'ai perdu la voix

j'ai perdu la voix
mais je sais où je vais
aux confins des mondes
entre nuages et océans

les mots sans éclats
se posent dans mon cœur
dessinant un étroit chemin
de silence et d'obscurité

une filandre de mots
enchaînés tristes et beaux
où rien ne sera comme avant
dans cette litanie muette

mais elle est là prégnante
pour me donner enfin
le cœur plus ouvert
malgré les lèvres closes

la voie de l'invisible

je suis le courant abyssal
portant la mer sur ses épaules
je suis la rosée du matin
avant sa première perle
je suis la racine de l'arbre
qui le pousse vers le ciel
je suis le murmure des feuilles
pénétrant la peau
en perfusion de douceur
mon pollen donne la vie
à qui veut la goûter
mes parfums enivrent les âmes
unies dans le même souffle
ma tristesse façonne l'esprit
pour le fortifier
mes désirs vibrent à l'unisson
comme les cordes d'une harpe
mes ondes créent l'arc-en-ciel de lumière
sur la voûte du chemin
je suis le vent de toutes les colères
et de l'amour aussi
je suis la grande aiguille
de l'horloge des cœurs
et quand mes rêves construisent
la réalité du silence
ils posent la buée au bord du verre
l'air au rebord de la fenêtre
je suis le destin la peur
la mort
je suis la beauté
née avant toute chose
avant même
la gravité de l'univers

achéron

émoussée la lame de l'esprit
ne tranche plus assez
un feu sans étincelles
ne produit que paillettes
caparaçonné mon cœur
ne laisse rien éclore
de son passé enfoui

chaudron en fonte
prêt à implorer
le temps me pèse
mais se contente de fuir
lâchant de misérables pschitt

par bonheur la nuit
surgissent les rêves
trafiquants d'espace et d'horloge
dans cet univers quantique
qu'est le songe
on peut vivre en même temps
ici et là-bas
être soi et un autre
et s'engueuler tous les deux
voler très haut
tomber très bas
nu dans la rue
pourchassé par un meurtrier
dont le coup de poignard fatal
vous ramène à la vie

et puis toujours
dire des choses bizarres
aimer doucement
sourire peut-être
mais pas plus
surtout pas

car je ne ris pas dans mes veilles
craignant le rire du sommeil
comme l'ultime son
traversant l'achéron

silence et nuit

silence et nuit
soudés entrelacés
la gorge enrouée
comme si tout était dit
pensées paroles
balayées d'un vent tiède
qui serpente et passe
sans laisser de traces
ni de souvenirs
la brume s'inviterait
dans les sentiers sombres
une pluie éparse
zèbrerait l'air
sans rien changer
il faut avancer dans le noir
le long du chemin
écouter les craquements
des frondaisons branlantes
les pas crissant
sur les feuilles sèches
feront sursauter
les animaux de la forêt
jusqu'au point de l'aurore
qui gommara les rêves
éblouis de lumière

rien à dire

je n'ai plus rien à dire
non que j'aie tout dit
loin de là
mais simplement
je n'ai plus envie
de rien

juste me taire
que les autres se taisent
que tous fassent silence
longtemps
comme une armée
de statues de pierre
baissant la face
après avoir baissé la garde

alors dans ce paysage figé
on entendra du dedans
l'âme pleurer
ruisseau qui se déchire
sur les galets de nuit
pluie qui mitraille
les affiches des murs
vent grincheux valsant
sur la tête des gens

plus de bouches rondes
ni de sourires creux
grimaces de blessures
plus de cris poussés
ni de mines jouées
juste un silence total
brume grise
nappant le monde
de son voile de plomb

et c'est ainsi
tristes poltrons
que nous vivrons
le jour la nuit
tête baissée
plein de regrets
de voir s'enfuir
les jours heureux
sans avoir su
les retenir

manifeste de la beauté

si tu lèves la tête vers un tableau qui t'emporte dans ses rêves, tu oublies soudain où tu es et, pendant des heures, tu te perds dans sa contemplation qui aura duré en réalité une minute ou deux. c'est ainsi que tu réalises la relativité du temps.

si, en plongeant dans un poème, ses vers composent une musique douce à ton âme, c'est que tu es sorti du temps linéaire pour entrer dans l'espace multidimensionnel des émotions.

quand tu regardes une mer de nuages reliant la terre au ciel, tel le voyageur en haut de sa montagne, c'est dans la beauté du paysage que tu visualises l'infini de l'espace et du temps.

quand les yeux, le visage, la lumière et les courbes d'un corps te donnent un coup de poing, c'est que la beauté est entrée dans ta mémoire en remontant ton passé jusqu'à l'enfance comme les madeleines de Proust.

ce que fait la beauté à l'homme, c'est qu'elle s'impose à lui sans sa volonté. Il ne consomme plus, il s'oublie face à l'impermanence.

ce que la beauté crée de différent dans l'homme, c'est qu'elle modifie sa relation au monde en le sortant de la raison et de l'histoire, car elle n'est plus composée d'objets temporels mais de liens.

la beauté est résonance. la beauté est l'antidote du temps morcelé. la beauté est résolument moderne.

II. horizon

ma compagne

ma compagne
à la grâce dénouée
des heures imparfaites

mon envie d'ombre
où se cacher le jour
dans un bois de senteurs

mon fanal de brume
halo ensorcelant
le canal lent et droit

mon horizon magique
de mer et vent mêlés
dans la ligne noire

mon eau de source
rivière et cascade
où s'abreuver

ma musique saillante
blanchie par la lumière
de l'aube flottante

ma couleur d'outremer
profonde et fière
sourire salulaire

ma tour du futur cerclée
de nuages débridés
cris de vérité tenace

mon infusion de mots
sur un cœur de tambour
et de fanfare enguirlandée

mon rire impérieux de tempête
ma voie de règne ensoleillée
par les yeux de l'apnée

mon archange de paix
ma vie
mon éternité

Hommage à Louis Aragon

la lune pleure

je n'irai pas décrocher la lune
je la laisse où elle est
pour que durent mes rêves
les soirs de grise mine
quand je lève la tête
et m'imagine
un monde moins dur
aux vallons embrumés

bleutée au loin
dans mes nuits d'insomnie
la lune m'envoie de son coin
des mots d'amour attendris

depuis des siècles
ni astre ni matière
elle n'est que prières
supplications espoirs
larmes et joies
sphère aspirant
les émotions du monde
qui montent vers elle

surtout
ne pas la prendre
dans ses bras
qu'elle reste là-haut
bien au chaud
à nous regarder
la tête penchée

quel plaisir alors
de suivre sa courbe
dans le ciel rose
pour que la nuit durant
respirant autre chose
que le fardeau de l'âge
mon âme légère
monte vers elle
comme une feuille d'or

libre de gravité

vous ne le saviez pas
la lune parfois
verse une larme
qui ne se voit pas
ces nuits-là elle se cache
au fond des nuages

aujourd'hui la lune est triste
elle chante lasse
pour que les cœurs tendres
entendent son sélène soupir

il dit
pauvres humains
je vous aimais bien
mais vous avez cassé
vos jouets d'enfants gâtés
rien ne sera plus comme avant
aujourd'hui je ne peux retenir
ni les vents de l'enfer ni les raz de marée
vous mourrez par l'eau et par le feu
que vous n'avez pas su contenir

la lune c'est affreux
une nuit bientôt
nous dira adieu
couchée pour de bon
loin du regard des hommes
implosant de mille cratères
aplatie comme une serpillère

alors sur la terre
de moins en moins ronde
les mers en furie
pourront lâcher
leurs vagues titanesques
et les vents leurs tourbillons
d'arabesques
siphons libérant les tsunamis
de la fin du monde

regardez bien
la lune pleure
en son recoin
sur le malheur

azur et or

la vie dehors
chemins obscurs
d'azur et or
je n'en ai cure

d'abord se taire
sentir en moi
ce qui se terre
à tout émoi

alors rêver
d'encore écrire
l'âme portée
par le sourire

l'exaltation
du cœur dédié
aux vibrations
du monde entier

goûter la paix
le soir venu
dans le drapé
des sens à nu

et oublier
les anciens jours
pour tout rayer
hormis l'amour

pays rêvé

je voudrais
un ciel en labyrinthe
de petits boudins bleus
une rivière en ruban
d'un violet presque vert
un pommier malingre
en pieuvre aux longs bras
une pomme parfaite
en disque auréolé
une ombre liquide
en trace d'encre
une herbe de poils jaunes
en tapis de mousse dense
une haie de plantes serrées
en long muret tenace
le tout serait
mon pays idéal
habillé de traits
verts jaunes et bleus

Texte inspiré par Apple Tree, de David Hockney

nostalgie

quand les voix aimées se seront tues
elles ne laisseront de leur bruit
que le souvenir aigu
des brèches de la vie

plus jamais les rêves de la nuit
ne hanteront les habits de l'enfance
ni les jours enfuis
les rives de l'absence

à quoi bon pleurer
ou tourner en rond
les bons moments passés
jamais ne reviendront

c'est ainsi que naît la tristesse
envahissement progressif
d'un voile de brume
ruisselant sur l'âme

on ne meurt pas de nostalgie
avec elle on vit tous les jours
elle te suit comme une ombre
fidèle jusqu'à la tombe

même si sournois
le regret s'insinue
au souvenir prégnant
des regards rompus
des rencontres inabouties
elle te dira tu n'as pas vécu
comme tu l'aurais voulu
tu vas te nourrir de joie
de manques et avancer

chaque émotion produit une graine
chaque sourire un bout d'oxygène
en construisant le labyrinthe
d'un destin à nul autre pareil

pour imaginer à la fin
une fusion possible
tu devras bien pourtant
assembler les pièces du puzzle

et si certaines éparses
ne trouvent pas leur place
dans ton récit peint
entre vide et plein

tant pis pour toi
c'est ainsi que tu vivras
l'humanité de la folie
entre désir et nostalgie

mythe

la mélancolie de l'enfance
est le mythe du paradis
on s' imagine avoir vécu
l'innocence du monde
alors qu'on n'était que jouet
griffé par le hasard
bateau de papier
secoué par la brise du lac
cerf-volant échappé de son fil

l'inconscience angélique
suffisait à transcender
les silences et les sourires
les caresses et les comptines
l'infinie douceur de la peau
nous tenait lieu de cocon
son odeur tiède nous abritait
des miasmes du monde

quand avec le temps
qui martèle et rouvre
les cicatrices
on entrevoit l'imaginaire
de ce bonheur flou
l'odieuse découverte
nous creuse un trou à l'âme

alors on ne sait plus
quelle fut l'enfance vécue
perdant l'équilibre
on marche en crabe ahuri
de la difficulté d'être adulte

et dans les mensonges
du souvenir
on ne garde en soi
que l'absence hurlante de réponse
à la seule question de l'existence
quelle est la réalité de l'amour

parents chérissez vos enfants
et surtout montrez-leur
comment vous les aimez

promenade

je me promenais
sous les couleurs
éclatantes
des frondaisons
les arbres se voûtaient
pour abriter mes pensées
je foulais les tapis
teints de l'orient
doux comme le tamis
des souvenirs anciens
la journée s'étirait
en petits carrés d'infini

Teste inspiré par le tableau Reste avec nous, d'Anne Schüller

III. la gravité des pétales

ligne noire d'horizon

survolant la mêlée sur un nuage blanc
je rejoindrai la ligne noire d'horizon
visitant ma vie en spectateur indolent
et de mon ballon exposé aux vents contraires
de la destinée et du hasard je verrai
tous les gens que j'aimais se déchirer sur terre

alors pressé par le temps raccourci
du haut d'un ciel sombre
j'enverrai ma supplique en éclats
comme une pluie d'étoiles
une tombée de pétales

nous ne sommes que morceaux d'âme
galets mal taillés roulés par le torrent
des rencontres serpentine
molécules entrechoquées
de chimie et de sentiments
poussières de sable siphonné
sans raison ni colonne vertébrale

comment lutter contre l'insignifiance
de notre incomplétude
où le sang n'est rien
et l'esprit peu de choses

seule certitude
c'est la veine de l'amour
qui donne à nos ombres
la chaleur qui nous répare
et nous fortifie
comme le sillon d'or
d'une faïence kintsugi

puis le tonnerre grondera
et dans la blanche éternité
le vent fugace dissoudra
la nue des sons déchiquetés

élégie de la joie

où est la joie
qui éclate
en feu d'artifice
embrasant la journée
qui transmue un être
en source de beauté
et son visage en astre

mais l'ai-je jamais connu
ce fol instant de libération
je ne me souviens plus
d'une telle illumination

rarement un seul mot
aura suscité
tant de signes positifs
rebondissants
la joie qui jaillit
débordante
tant de sons gais
et vibrants
quand elle chante
carillonnante
tant de fluidité
ainsi ruisselante
la joie peut inonder
elle s'entend de loin
pas moyen d'y échapper
elle fait du bruit
explosant soudain
de mille feux crépitants

couleurs et contrastes
la joie est le verbe du monde
et moi je l'ai perdue
il y a longtemps

pour la sentir
me parcourir l'être
comme une flèche qui
tombée du ciel
me lierait à la terre
il aurait fallu
impossible alchimie
garder intacte
mon âme d'enfant

le miracle n'a pas eu lieu
et tristement depuis
je vois la vie en gris

je veux de l'amour

je veux de l'amour dans les yeux
et des gestes pleins de tendresse
pour que sans larme sans ivresse
on puisse espérer sans les dieux

je veux des dessins qui dansent
remplis d'ailes et de fusées
où les anges de l'enfance
viendront nous faire rêver

dans la plaine je veux du vent
qui secoue l'orge et le blé graciles
pour que leur odeur de champs
imprègne les murs des villes

dans les frondaisons de la terre
je veux peindre les couleurs du vert
pour que droits vers leurs cimes
nos arbres reprennent racines

je veux la fin des pensées mortifères
l'exil de la nostalgie triste et fière
je veux des lendemains de passion
de sourire et de déraison

quand elle coulera sur nos visages
je veux que la pluie légère
nous murmure qu'à tout âge
les pleurs sont nécessaires

quand la nuit redeviendra claire
je veux un noir plein de lumière
pour que l'âme en résilience
renaisse aux limbes du silence

phénix je veux que nos ailes
s'agitent oubliant le passé
pour voler vers le ciel
que nous aurons tracé

je veux mille envies
sur le fil de la vie
où le cœur emballé
ne cesse de cogner

tous les jours
je veux de l'amour
qui batte tambour
pour toujours

je veux ton rire

je veux ton rire
claquant comme un fouet
galet rebondissant
sur l'eau des avatars
de nos multiples vies

je veux des embrassades
à la régalaide
tapant fort sur l'épaule
pour ressentir au passage
qui est encore vivant

je veux ton soleil
créateur d'ombre
en lignes de fuite
sur l'horizon courbe
de nos questions

je veux ton sourire
grimpant les montagnes
sautant de pic en pic
pour en bout de course
m'inonder de lumière

je veux nos doigts croisés
paumes pressées
souffle coupé
pour que nos cœurs joints
dessinent des nuages

je veux tout donner
ne rien regretter
pour qu'il soit écrit
sur nos tombes
ils auront aimé

présence de l'absence

n'ayant rien à dire de la mort
je te parlerai de la vie
ses occasions ratées
ses envers de décor
où l'on veut toujours
ce qui nous manque

on dit que les choses sont
par ce qu'elles ne sont pas
c'est faux
elles pèsent surtout
par ce qu'elles pourraient être

c'est l'imagination
qui crée le réel
le rêve n'existerait pas
sans la vie tordue à son gré

la vitre n'est qu'un préjugé
que le désir embue
les humains suivent
cet étrange destin
de la dichotomie

si tu parles j'écoute
dis-tu ce que j'attends
je ne sais m'interroge
si tu te tais j'espère
attente torturante
si tu es là je t'aime
si tu n'es pas là
je t'aime encore plus
le poids de mon amour
est si lourd
qu'il te fait exister
plus contrasté
qu'en ta présence

un jour j'ai perdu ma voix
et elle m'a manqué
au sens propre
comme au sens figuré
quand je l'avais
à ma disposition
je l'usais bêtement
parlant aux autres fort
à travers et à tort
au lieu d'en profiter
pour dispenser à ma guise
dans un discours haletant
les pleins et les vides
les courbes et les reliefs
aujourd'hui je susurre
ne pouvant rien faire d'autre
regrettant sans fin
de n'avoir pas eu le murmure
des mots qu'il fallait
du temps de ma vigueur

créées par la poussière et le vent
les paroles tourbillonnent
comme des feuilles mortes
emprisonnées en tornade
avec elles tout est relatif
elles ne peuvent rien porter de vrai
tu auras beau t'exprimer
elles ne diront pas
le fond de ton âme
que jamais tu ne connaîtras

enfin il reste les gestes
comme les choses et les gens
soumis aux mêmes faux-pas
de l'esquisse suspendue
les gestes qu'on ne fait pas
sont les plus attendus
caresse diluée
main enfuie
baiser perdu

regard esquivé
tous nos rapports à l'autre
noyés dans le faux-semblant
des frôlements avortés

et c'est ainsi
que ta vie se passera
d'abord à imaginer
les actes inachevés
puis à les oublier

et quand pour toi
sonnera le glas
de tous les sens
le regret sera là
immortelle prégnance
portant à lui seul
la présence de l'absence

seul

je sais que je suis seul
des hectares à la ronde
au milieu des arbres des oiseaux
j'entends le gai clapotis de l'eau
et bruire le vent rond

je sais que je suis seul
sous les nuages blanc et gris
qui changent à tout moment
la couleur du ciel
la lumière de la terre

et parce que je suis seul
le miracle s'accomplira
l'univers s'enfouira en moi
je résonnerai de vibrations
mon souffle sera le vent
mon cœur le chant des ramiers
et de la plante des pieds
au dernier cheveu du crâne
mon corps deviendra
l'arbre enraciné
la tête dans le ciel

quand tout sera consommé
je hurlerai
loup solitaire
du haut de son mirador

hélas mon âme imparfaite
n'a pu se joindre à l'harmonie
je suis resté étranger
à la symphonie
pantomime ajoutée
à la beauté des choses
il y avait un spectacle
et je n'ai rien vu
il y avait une musique
et je n'ai rien entendu
la nature n'a pas voulu de moi

petits poissons

si les mots jaillissaient
comme l'eau de source
sans savoir d'où ils viennent
ni quel sens ils portent
libres
heureux de sourdre
ivres
résonnants d'un simple glouglou
quels riches dialogues
nous aurions
sortant de nos igloos
comme un magicien
le lapin de son chapeau
des mots étincelles
déclencheurs de rires fous
des mots sauteurs d'horizons
de mer en ciel
des mots créateurs
de discours en cascade
fluides sans saccade
ah si bondissants
comme des pur-sang
les mots pouvaient en s'agitant
de soubresauts de hoquets
nous redonner la pureté
d'une parole immédiate et fière
alors le monde serait une rivière
coulant sur l'infini du rond
et nous ses petits poissons

IV. passages

quand je serai bien mort

quand je serai bien mort
dans un frôlement nocturne
je viendrai te chatouiller
le gros orteil droit
telle une plume

sur l'étang de ta maison
plus léger qu'un souffle
je marcherai sans rides
surpris les poissons ouvriront
plus grand la bouche

ectoplasme translucide
je m'effacerai doucement
de ton souvenir étioilé
nuage transparent dans le ciel
de ton passé

quand j'aurai bien profité
de mes farces je serai las
assailli de nouveaux regrets
du fond de là-bas il faudra
que je t'appelle

longtemps tu résisteras
clamant le sourcil en épi
pourquoi me déranger ainsi
on ne peut partir et revenir
demeure enfoui

mais je finirai par te manquer
personne pour te faire rire
te pousser dans tous tes éclats
et ta vie coulant triste sans moi
oui tu viendras

alors âme dans l'âme nous aurons
la mort entière pour l'amour
et nos évanescences enserrées
habilleront d'une joie de velours
l'éternité

voie étroite

pourquoi écouter
cette voix absurde qui clame
du fond des siècles
fais comme les autres
ne regarde pas en arrière
avance c'est tout

pourquoi ne pas au contraire
s'arrêter de courir
laisse la foule te dépasser
c'est elle qui risque de couler

pouvoir enfin construire
pas à pas ton chemin
à ton rythme
le façonner à ton image
chaque pas te rendant
plus fort plus serein
chaque mètre parcouru
sonnant la victoire
sur l'écho fatal
des voix anciennes
carcans de sorcières

crée ta voie
belle et pure
toile unique
tissée de passions
de contraires épaulés

d'abord étonnés
les autres te regarderont
puis ils viendront
marcher avec toi
sur cette voie étroite
de la liberté

sud

rempart de la moustiquaire vitres ouvrant le cœur soudain le chant des cigales s'éteint pleine lune sa lumière efface les étoiles attente mystère absence creusée par la disparition progressive des gutturalités enfantines répétition silence la maison se referme sur elle accordéon du poumon balancelle des sentiments dehors le chaudron empêche de respirer dehors on vit toujours on avance forçats fouettés au sang on rêve du voilier si loin du temps et de la terre là-bas sur les infinis où le regard se perd retour réalité ici bloqué par les gris marrons verts propices à la méditation chênes verts et chênes blancs violemment entrelacés terrasse soleil terrasse frondaison et l'eau qui chuinte berceuse enrayée enfance murmures les murets du passé rappellent les vieux tabliers folie animale les geckos dormeurs sursautent d'un bond de crise cardiaque terre carapace rouge et dure où les doigts saignent secret transmission pour que l'âme chante quand même

Hommage à Tristan Tzara et Jean Arp

dialogue de murmures

le bonheur est un cri d'oiseau
surpris un soir d'automne
par une âme rêveuse

l'amour un bras de mer
longtemps languide sur le sable
avant de fuir à l'horizon

flèches du contretemps
diamants bruts du présent
lumières de l'inattendu

le bonheur et l'amour
dialoguent en murmures
entre cœurs apaisés

sortilège

quelques instants seulement
le temps se souviendra de nous
le vent de notre odeur
le soleil de notre peau
et l'océan de nos cris

puis lassées
des miasmes embrumés
de nos vies opaques
insensiblement
nos traces fatiguées
s'évanouiront
dans l'obscurité

qui saura dire alors
dans ce désert advenu
ce qui nous a fait rire
ou pleurer
qui saura raconter
les trébuchements
les vagues les passions
qui saura trouver
la joie dans l'ombre
des chemins escarpés

avec le vent
balayant le souvenir
comme du sable
avec le soleil
brûlant le paysage
jusqu'à la cendre
le monde sera propre et nu
même les taches
disparaîtront

et quand tout se taira
que la ligne de nos vies
s'envolera évanescence
un dernier sortilège
effacera nos pas
pour que jamais
l'on ne sache
qui nous avons aimé

je me souviens

je me souviens
j'étais un crabe triste
glissant d'une algue à l'autre
et le soir aux piailllements crissants
des grands oiseaux blancs
j'allais me terrer dans mon antre

je me souviens
j'étais une araignée maigre
accrochée à sa filandre
de branche en branche
et dans le matin éblouissant
je me blotissais en pleurant

je me souviens
la vie prenait mille teintes
sans frontière entre noir et blanc
c'était avant l'arrivée de la couleur
mais personne n'en avait besoin
les enfants le savent bien

je me souviens
d'épaules basses de visages longs
ce n'est pas grave disait-on
il faut juste un peu
de poussière et d'encre
pour pleurer

je me souviens
quand tout a changé
l'horizon frondeur
a voulu se teindre en bleu
ce fut la bataille de la terre et du feu
et le ciel a fini par gagner

je me souviens
quand la tristesse fut vaincue
laissant place au sourire
et dans les chemins moins escarpés
aux pierres moins glissantes
les grains de sable se sont mis à jouer

je me souviens de ton premier rire

Table des matières

épicentre	3
j'ai perdu la voix	4
la voie de l'invisible	5
achéron	6
silence et nuit	8
rien à dire	9
manifeste de la beauté.....	11
ma compagne	13
la lune pleure.....	15
azur et or	18
pays rêvé	19
nostalgie.....	20
mythe	22
promenade.....	24
ligne noire d'horizon	26
élégie de la joie.....	27
je veux de l'amour.....	29
je veux ton rire	31
présence de l'absence	32
seul.....	35
petits poissons	36
quand je serai bien mort.....	38
voie étroite	40
sud.....	41
dialogue de murmures	42
sortilège	43
je me souviens.....	45